

« Loger mobiles ou habiter dans le mouvement. Enveloppes ou propagation, habitèle ou réseaux. »

Colloque de Cerisy 10-16 Juin 2022 « *Loger mobiles, le logement au défi des mobilités* », sous la direction de Sylvain ALLEMAND, Mireille APEL-MULLER, Olivier LECOINTE et Jean-Baptiste MARIE.

Par Dominique Boullier

Je me propose de traduire le titre du colloque pour le faire glisser délicatement vers un autre univers conceptuel : habiter dans le mouvement. Cette trahison me permet de prolonger des travaux que j'ai lancé depuis plusieurs années et j'ai la prétention de croire que cela pourrait aider à poser la question d'une façon nouvelle.

Dans cette optique, j'ai proposé d'étendre toute la théorie de l'habiter à nos autres enveloppes techniques, en suivant en cela Gagnepain (1994) qui, dans la partie dite « schématique » de la théorie de la médiation, faisait le rapprochement entre l'habit et l'habiter pour les distinguer du vêtement et du logement. L'extension que j'ai développée porte sur l'habitable, qui n'est pas le véhicule, et sur l'habitèle qui n'est pas le réseau précisément. Dans les quatre situations, les humains ont une capacité technique à produire des dispositifs opérationnels, des conteneurs, qui vont aussi faire enveloppe, que l'on peut transformer en contenant et qui peuvent nous transformer dans le cours de cette dynamique d'appropriation. Cette compétence sociale d'habiter est avant tout une compétence d'appropriation, non pas au sens légal du terme nécessairement, mais au sens de faire sien en produisant des habitudes, des couplages avec des peaux techniques (dans la lignée de Dagognet, 1993).

Vêtement	Habit
Logement	Habitat
Véhicule	Habitable
Réseau	Habitèle
Conteneurs	Contenants

Les politiques du logement mériteraient d'être révisées à la lumière de cette distinction. Produire industriellement des logements ne garantit en rien que l'habitat est facilité (il ne peut pas être produit, ce sont les habitants et les habitudes qui le feront émerger). Certes, on peut être parfois étonné de la capacité des humains à habiter des espaces de confort médiocre car on confond souvent hygiène et performance technique et qualités d'habitabilité. Les performances énergétiques qui sont actuellement recherchées et qui exigent souvent la transformation des logements devraient être l'occasion de penser la qualité des enveloppes du point de vue de l'habitat. Lorsque l'on équipe un bâtiment existant d'une nouvelle peau, comme le font les architectes Lacaton et Vassal, prix Pritzker 2021, on n'augmente pas seulement ses performances de logement, on offre aussi des espaces nouveaux, des terrasses ou pièces supplémentaires qui permettent d'habiter, avec par exemple des seuils et des sas avec l'extérieur qui sont mieux gérés (balcons). Lorsque j'ai lancé en 1996, en tant qu'adjoint au maire de Rennes, le projet de la résidence Salvatierra, premier immeuble de 42 logements HQE en France, inauguré en 2021, que j'ai racontée dans un article de la revue *Cosmopolitiques* (Boullier, 2005), j'ai veillé à ce que les matériaux garantissent une inertie thermique maximum (terre et chanvre) sans craindre de l'associer à du triple vitrage avec argon : la tradition comme la haute technologie peuvent contribuer à rendre possible l'habitat. Il a fallu cependant prendre en compte les effets de cette isolation performante en acceptant une ventilation mécanique. Mais dans un environnement sonore aussi protégé, la seule nuisance pour habiter relevée par les habitants fut ce bruit de la ventilation désormais

très audible, qui se propage malgré ou à cause de la performance de l'enveloppe. On le voit, le risque existe de créer un *système immunitaire* trop puissant qui peut nuire à l'habitabilité, pour reprendre la métaphore utilisée par P. Sloterdijk pour parler des sphères (2002, 2005, 2010). L'habitat n'est en rien un bunker, l'enveloppe n'est jamais étanche et donc se connecte d'une certaine façon avec son environnement, elle produit de l'intérieur mais elle est elle-même à l'intérieur d'un éco-système. Car comme le dit Sloterdijk (2003), « est moderne, celui qui croit n'avoir jamais été à l'intérieur », pointant ainsi selon moi l'une des meilleures explications de la crise écologique contemporaine issue de la modernisation. La qualité de l'expérience de l'intérieur nécessite d'être attentif à toutes ces dimensions sans penser que les solutions techniques puissent programmer toute cette dynamique de l'habiter. Dans la résidence Salvatierra, nous avons équipé un appartement de capteurs de tous types pour vérifier que l'innovation que constituait cette résidence produisait véritablement des indicateurs de qualité environnementale à la hauteur des promesses. Pourtant, ce n'est pas cette connectivité technique à des réseaux de calcul qui pouvait garantir l'habitabilité.

Les trois dimensions de l'expérience de l'habiter

De quoi est donc constituée cette expérience de l'habitat ? L'œuvre de l'artiste Inuit Lydia Mystokocho-Paradis, exposée au Musée des Civilisations à Québec, l'exprime par excellence. L'œuvre « ka uapatak » (celui qui voit) comporte des pierres qui chauffent (le foyer) qui pourraient générer de la vapeur (un climat) comme dans les tentes de sudation initiatiques, ici représentées par la tente tremblante en arcs de frêne, tendue par des fils et rythmée par un tambour. La compétence d'habiter génère en effet du foyer (oikos) comme principe situant (Radkowski, 2002). Cela suppose un **ancrage** (Lussault, 2007), une position, une résidence, une demeure, une station dans un système de positions (qui repose sur la cardinalité) et cela débouche sur des lieux. Cependant, cet ancrage déjà souligné par Heidegger (1958) et critiqué par Jacques Lévy (2012) ne serait guère capable de rendre compte des vies nomades, voire de nos conditions d'humains démenageurs. C'est pourquoi je lui préfère désormais le terme de **lestage**, hérité du monde maritime qui permet de créer la verticalité nécessaire, la référence à la centralité, sans pour autant empêcher la mobilité. Le mât des nomades remplissait d'ailleurs la même double fonction. Il est intéressant de noter que la tente tibétaine comporte trois mâts, celui du sacré, celui du guerrier et celui de la femme, qui duplique à l'intérieur, les trois dimensions de l'habiter que je propose : le lestage, le filtrage et le couplage. Cet héritage que nous portons avec nous, quand bien même nous nous déplaçons, nous relie aux dieux (le ciel) et aux ancêtres (la terre). Il permet de commencer à répondre au défi de Sloterdijk et vaudra programme pour toutes nos activités en ligne, portables, mobiles, mais demandant elles aussi un lestage, des repères, un au-delà d'elles-mêmes pour prendre sens.

Habiter nécessite aussi un **filtrage**, une composition des accès. Les dispositifs techniques des contrôles d'accès sont inscrits dans le cadre bâti : ce sont des portes et des seuils, des barrières et des passages, et donc des choix, des préférences dans la « gestion de ces flux » en relation avec l'extérieur. Cette accessibilité constitue la deuxième qualité définitoire de la ville pour Henri Lefebvre (2001). Cela peut conduire à délimiter des aires qui, une fois investies politiquement, peuvent devenir des territoires ou, à une échelle plus micro, des domaines (Lussault, 2007). Dans la pensée de Sloterdijk, cependant, ce sont des membranes, qui mobilisent le système immunitaire, qui n'est pas isolement mais bien filtre et canal, échanges permanents régulés de façon diverse selon les moments, les besoins et les capacités énergétiques. Mais ces membranes permettent un soin, une attention, une protection, ou un ménagement (Heidegger). Chez Sloterdijk, ces membranes n'ont rien d'étanche ni même d'unique car elles sont marquées par la co-fragilité, celle des écumes, qui sont nos façons contemporaines de produire des enveloppes. Si « les hommes sont condamnés à produire des intérieurs », ce sont désormais des multitudes d'intérieurs que nous produisons par la démultiplication des mondes d'appartenance, plus ou moins éphémères, et qui sont affectés les uns les autres, qui se déplacent. Comme on l'imagine, ce décentrement de l'idée de frontière, de tout, rappelle le précédent décentrement vis-à-vis d'un ancrage unique et nous permet de faire émerger un chemin vers « habiter le numérique » dans le mouvement même de la redéfinition de l'habiter.

Enfin habiter génère un **couplage** entre centralité et accessibilité (Lefebvre), entre ancrage et accès : cet espace entre-deux produit un climat, une atmosphère, une respiration, un souffle, une vibration ou pour Sloterdijk, une « tension dans la chambre intérieure ». Habiter constitue une expérience très différente selon les réglages fins composant avec les ancrages et les accès : toute une théorie de l'hospitalité (Derrida, 1997) a été construite pour penser cette tension. L'état d'ouverture et de

fermeture relative n'est plus seulement affaire de décision, car tous sont affectés par des échanges de type atmosphérique, ces ambiances que l'on détecte (Amphoux, 2013), qui font que l'on se sent bien ou pas chez quelqu'un, que les odeurs, la qualité de l'air même affectent elles aussi, sans que personne ne puisse prétendre en être maître. Le Feng Shui tente de saisir ce qui circule dans cet intérieur et qui constitue aussi l'intérieur. L'intérieur est nécessairement affecté, il est zone d'affection certes protégée mais pourtant prise dans les échanges. Il ne paraît plus possible de mobiliser alors le concept de réseau ou de topologie pour penser cette circulation à moins de le limiter aux flux d'entités qui tissent des relations enveloppantes et non directionnelles, plus proche de l'aura que de l'influence orientée. Les propagations intérieures sont alors intériorisées selon la qualité du filtrage et recomposées pour être appropriées. Par exemple, pour l'expérience acoustique de l'intérieur, des tapis et des rideaux assourdissent, la musique d'ambiance est répartie, quand bien même on utilise des enceintes connectées à un service de streaming. L'enveloppe reconfigure, et ce n'est pas un hasard si le concept d'Elias (2003) vient à cet instant, pour penser cette idiosyncrasie et ce changement permanent dans un environnement équipé qui oblige pourtant à une forme de stabilité quasi standard.

La condition institutionnelle de l'habiter

Cette combinaison de qualités constitue la condition de l'habitabilité et encourage la mobilisation de notre compétence d'habitat. Car cette compétence peut être empêchée, et lorsqu'on se déplace, lorsqu'on est un mobile contraint, on se retrouve souvent dans l'obligation de loger (à l'hôtel, dans son bureau ou sur le canapé d'un ami) sans pouvoir habiter. Et habiter, nous venons de le voir, suppose de filtrer, de détourner, de traduire les propagations qui font la vie publique, connectée ou non. Franchir ce seuil du chez soi, c'est aussitôt s'autoriser à abaisser des défenses, à abandonner les exigences de la présentation de soi en public, au contrôle de tous les signaux qu'on émet tout en se protégeant des signaux qui percutent en permanence nos sens. Cet espace de paix (en principe !) n'est pas seulement personnel ou lié au logement qui devient habitat. J'ai pu en faire l'expérience comme soignant dans un établissement de soin pratiquant la psychanalyse institutionnelle dans la lignée de Tosquelles et de Jean Oury. Instituer, c'est garantir la place de chacun pour « instituer la vie » disait Pierre Legendre, c'est-à-dire pour rendre la vie possible, pour la rendre vivable et non pas seulement supportable (ou soutenable pourrions-nous dire aujourd'hui). Tosquelles (1960) montrait bien comment le patient tend à s'infiltrer dans la vie personnelle des soignants pour y faire sa place singulière fantasmée, et répéter ainsi les modes de fonctionnement qui le mettent en souffrance. Or, dans les institutions de type religieux, disait-il, ça ne marche pas, car les soignants sont des religieux qui sont reliés fortement à un centre, Dieu, inaccessible, mais qui garantit les places à chacun, et qui de ce fait, oblige les patients à revenir à leur place, à traiter ce qui les concerne sans se perdre dans l'histoire d'autres. Il appelait cela l'effet tangentiel, qui relance l'obligation de vivre pour soi. Cette tangente frotte le cercle qui porte les références communes, qui fait institution puisque chacun reste à sa place (fantasmatiquement). Ce dispositif est indispensable pour rendre la vie vivable, et habiter, c'est rendre la vie vivable. Habiter, c'est aussi produire de l'institution, grâce à ces références, à cet ancrage/lestage qui relie au-delà de nos individus à une histoire, à une mémoire, à des ancêtres, et le mât porte avec lui le lien avec les morts (en bas) et avec les dieux (en haut), il nous verticalise et nous met en tangente au sens où l'on est relancé par cette référence. Mais pour cela, il faut que le filtrage soit fait correctement, et que les portes et les fenêtres ne soient pas ouvertes sans arrêt et que tout étranger ou extérieur ne puisse pas s'immiscer dans l'espace et dans l'histoire des habitants à volonté, que les propagations soient converties ou détournées et relancées en tangente elles-mêmes. Car nous faisons tous l'expérience, en venant de l'extérieur d'institutions ou de familles, de cette puissance de l'habiter au sens où les places sont claires et la dynamique vitale bien présente et nous en bénéficions même en tant qu'hôtes très provisoires, très mobiles. Et à l'inverse, les mauvais climats, institutionnels ou familiaux, nous affectent aussi même si nous sommes étrangers à ces collectifs. Car les propagations fonctionnent aussi dans l'autre sens, un rayonnement d'une famille, d'un collectif, d'une institution, voire même d'une ville, est ressenti par les hôtes. C'est à cette condition que la vie devient vivable, que le climat intérieur produit une ambiance qui contamine habitants et hôtes. L'expérience de Cerisy est à cet égard particulièrement réussie, avec l'ancrage dans une terre, un territoire, une architecture mais un ancrage incarné, maintenu par une personne, son entourage et son héritage pour faire institution, grâce un filtrage discret et une ambiance apaisée qui est couplage à tout un environnement, à une enveloppe bien plus large qu'une chambre, qu'une salle, qu'un bâtiment, puisque tout le parc, tout son cosmos, toute son histoire sont mis à contribution pour produire cet espace intérieur.

Il est aisé de comprendre dès lors l'opposition systématique qui peut exister entre ces propriétés des enveloppes, de tout ce qui permet d'habiter et les propagations qui par définition doivent perforer, pénétrer ces enveloppes et qui n'ont d'autres raisons d'être (ou plutôt d'autre algorithme !) que leur propre survie, comme on le voit pour les virus. Logement et mobilité sont ainsi rendus encore plus complexes à assembler si on le pense comme « habiter dans le mouvement ». En réalité, il faut encore mieux définir cette opposition apparente car il s'agit plutôt de deux points de vue sur le monde, comme nous l'a appris la physique quantique. C'est ce que je développe dans l'ouvrage « Propagations » (2023) qui s'appuie sur leur amplification par le numérique pour en faire un levier de nouvelles sciences sociales sans pour autant les accepter comme unique principe gouvernant nos vies publiques. Pour forcer un peu le trait, les positions que doit établir l'habitat sont en fait *un point de vue*, alors que l'on pourrait aussi les considérer comme des ondes (des perturbations) selon un autre point de vue. Les positions que l'on cherche à établir pour l'habitat composent en fait des trajectoires si on les analyse d'un autre point de vue. La demeure ou le domaine ne se comprennent que comme stase observable dans un mouvement d'entités qui ne s'interrompt pourtant pas mais qui affecte chacune des propriétés des ondes. L'étendue prend alors le pas sur l'orientation et pourtant sont toujours présentes ensemble. L'ambiance ou le climat de l'intérieur restent dépendants d'une vitesse qui peut être ici ralentissement perçu. Le rythme qui est le battement intérieur propre à une ambiance est aussi fréquence si on le perçoit d'un autre point de vue. Et le temps qui est le point clé de l'habiter ne s'oppose pas vraiment à l'espace qui est celui des mobilités puisqu'ils se conjuguent dans l'expérience, que seule l'analyse permet de séparer. Mais on oublie souvent de considérer que ce choix de point de vue sur le monde, qui est une obligation scientifique mais non de la vie, suppose de mobiliser des méthodes spécifiques qui ne peuvent être confondues puisque ce sont elles qui permettent de « prendre le monde » sous un certain angle. Et les méthodes pour repérer les héritages, les voisinages et les arbitrages ne sont jamais identiques. C'est ainsi que l'on peut faire vivre une tension conceptuelle qui enrichit les descriptions comme le préconisait Bruno Latour. Et cela fait acte politique car ceux qui soutiennent et stimulent ce point de vue des réseaux, des mobilités, des ondes ne sont pas les mêmes que ceux qui doivent prendre soin de l'habitat, des intérieurs. Or, nous avons besoin des deux dans l'expérience urbaine en général.

Habiter le numérique

La question et le trouble qu'elle suscite sont encore augmentés lorsque le *conteneur* de l'expérience que nous vivons devient un espace numérique, constitué par définition de réseaux, de trajectoires, et de viralité. L'idée d'habiter le numérique paraît d'emblée quelque peu exotique ou pathologique. On songe aux geeks, aux *no-life* des jeux vidéo, aux immersions prolongées dans des métavers en réalité virtuelle, toutes expériences limitées à quelques individus ou cercles passionnés mais en aucun cas à la vie quotidienne qui est la nôtre. Et pourtant, en termes d'heures passées dans ces univers faits de mails, de vidéos, de messageries, de réseaux sociaux plus que de dispositifs sophistiqués, notre attention est bien captée (Boullier, 2020) de plus en plus longtemps et avec une intensité de plus en plus élevée par ces applications, par ces contenus, par ces écrans connectés plus généralement. Habiter son domicile signifie souvent rester connecté avec son portable que l'on emporte partout, puisque ce terminal s'impose désormais comme le point d'accès universel bien plus que l'ordinateur. Mais la combinaison de terminaux se pratique aussi, devant la télé, avec la console de jeux, avec son PC professionnel : tous les univers sociaux sont désormais à portée de main ou de voix et l'on peut permuter de l'un à l'autre en un instant voire simultanément quand on pratique la multiactivité. Mais peut-on parler d'habiter quand il s'agit seulement de connexion même intensive et durable ? Il nous faut reprendre notre description des propriétés de l'habiter pour voir si la transposition fonctionne.

Si l'on parle de **lestage**, terme plus utile ici que celui d'ancrage puisque ce sont les terminaux mobiles qui ont entraîné cette mutation de la connexion permanente, les carences sautent aux yeux. Qu'est ce qui nous tient à ces univers sociaux ? Certes il existe un lien juridique qui pourrait être représenté par l'abonnement téléphonique que l'on paye à son fournisseur d'accès à internet et opérateur, mais on voit bien qu'il n'institue rien, qu'il ne fournit pas de référence, si ce n'est le contrôle de nos consommations. Nous sommes en effet purement des consommateurs et l'on ne demande pas au supermarché de nous faire habiter chez lui. En revanche, les entités qui fournissent les applis, les contenus ou les réseaux sociaux ont une responsabilité plus grande puisqu'elles captent notre attention et orientent nos esprits en les connectant ou non avec des références, d'autant plus que ces plateformes s'appuient sur nos identités civiles, ou au moins sur des identifiants de substitution, et sur nos traces de

comportements. C'est pourquoi l'on signe des CGU (conditions générales d'utilisation) qui sont les seules véritables composantes juridiques de ces relations, qui sont en général opaques, toujours trop longues et qu'on fait en sorte de ne pas convoquer puisque la fluidité de l'interaction nous couple toujours plus étroitement avec l'offre. Le droit introduit de la friction dans les transactions, du délai dans un univers qui semble rendre la vitesse indispensable en tous points.

La culture des développeurs conforte encore cette absence de référence juridique qui permettrait pourtant de garantir la place de chacun. Certes, l'utilisateur est abreuvé d'histoires édifiantes sur la vie, la pensée, le génie des fondateurs d'appli, de services (Galluzzo, 2023) mais ces récits ne fournissent guère de repères pour organiser la vie commune, pour énoncer les principes qui vont sécuriser cette gigantesque connexion permanente. Sécurité est en effet toujours considéré comme antagonique de Vitesse et pour cette raison, le réseau des réseaux, internet, a été construit avec une architecture minimaliste qui, comme le dit Tim Berners-Lee, le fondateur du web, est devenue inadaptée à notre vie numérique. Mais dans ces récits de vie, transparait pourtant une philosophie constante, partagée par la plupart des créateurs de ces services et qui doit nous suffire pour habiter ces espaces : une vision libertarienne du monde, qui a été exprimée au mieux par John Perry Barlow dans son manifeste pour l'indépendance du cyberspace en 1996, au moment même où internet était privatisé : *rough consensus and running code*. Ce cadrage culturel est largement partagé dans toute la Silicon Valley et au-delà et produit une incapacité durable à entrer dans une pensée juridique, et donc à instituer. Certains substituts sont parfois construits sous la pression comme l'Oversight Board de Facebook mais son rôle relève plus de la figuration que de la Cour Suprême. Tous les litiges doivent être traités techniquement, dans ce solutionnisme technologique (Morozov, 2013) que l'on connaît bien désormais. Ainsi, lorsque des avatars commencent à se frotter de trop près à d'autres avatars dans Horizons, le métavers de Meta, la solution trouvée consiste à programmer une zone de *personal boundary* d'un mètre. Le *running code* fait son office et l'on n'a que faire d'un débat normatif et juridique. Il est même carrément évacué malgré l'expérience des réseaux sociaux, alors qu'ils préfigurent parfaitement le problème à venir de ces univers qui devront rester vivables sans aucun travail d'institution (Boullier et Guinard, 2022). Dans ce monde qui nie le droit, il faut le courage et l'obstination de lanceurs d'alerte comme Snowden ou Max Schrems pour obliger les plateformes ou les agences de renseignement à rentrer dans les règles de respect de la *privacy* notamment. D'autres comme Wikipedia ont pris le temps de construire leurs propres ordres juridiques qui ne soient pas de simples patches technologiques mais de véritables procédures, appuyées sur des textes de référence, des formes d'assemblées délibératives, qui débouchent sur un contrôle de type juridique, qui doit être conforme avec le droit général mais adapté aux situations inédites de cette production de connaissances distribuée (Cardon et Levrel, 2009). Alors même que tous ces contre-acteurs sont issus du même moule culturel, souvent libertarien, on constate qu'ils ont pu produire une autre version du numérique qui le rend habitable, même lorsqu'il est fait de conflits comme c'est le cas de Wikipédia parfois. Il n'existe donc aucune fatalité du numérique mais seulement une dérive des architectures numériques, captées par la marchandisation et même l'assetization (financière) (Kean & Muniesa, 2020) de toutes les activités sur ces réseaux.

L'accessibilité est une fonction constitutive des réseaux. On peut donc s'attendre à ce qu'elle soit maximale dans le numérique et c'est en effet ce que l'on constate, vitesse contre sécurité à nouveau. **Le filtrage** qui permettrait d'habiter le numérique reste au degré zéro de ce qui serait nécessaire pour rendre la vie vivable mais aussi pour rendre les accès contrôlables et donc pour sécuriser les performances techniques mêmes des réseaux. Les nombreux hacks qui se déroulent en plus en plus fréquemment sont traités soit comme la preuve qu'il existe des puissances malveillantes (ce qui était déjà vrai dans toute ville !) ou comme la preuve que la technique possède toujours son lot de revers maléfiques auxquels on ne peut rien (comme si on ne pouvait pas inventer des serrures ou des feux rouges). La porosité technique du réseau empêche de constituer des enveloppes avant tout pour préserver la collecte de traces pour les plateformes commerciales vivant de la constitution de profils pour vendre des placements publicitaires (Boullier, 2020, Hwang, 2020). La viralité qui est devenu le standard dans la conception des algorithmes des plateformes a été formalisée et théorisée dans la captologie (B.J. Fogg). Capter notre attention consiste avant tout à éliminer les capacités de filtrage qui sont celles de nos cerveaux, puisque pour être attentifs, il faut toujours éliminer des signaux concurrents. Lorsque la stimulation permanente est favorisée par des particules qui nous traversent et nous font réagir, ce qu'on appelle l'engagement, au point de nous faire repropager ces entités, nous ne

devenons plus que les véhicules de ces mêmes, exactement comme nos cellules hôtes le sont pour les virus (Boullier, 2023).

Or, le numérique aussi pourrait être conçu pour nous permettre de filtrer les contenus, de réguler les rythmes et de superviser les sollicitations. Mais nous logeons chez Facebook et chez les autres fournisseurs de service sans pouvoir y habiter en constituant notre intérieur. Certes, chacun peut publier son site web personnel qu'il contrôle à volonté, tout au moins apparemment. Car si le site web veut obtenir une certaine visibilité (ce que doit viser toute publication), il faut aussitôt se faire référencer, sur Google au minimum, avec pour conséquence immédiate que les robots de Google viendront régulièrement visiter le site pour l'indexer et à l'occasion pour poser d'autres cookies ou balises qui permettent à d'autres d'y accéder. Réguler les accès et les filtrer ne signifie pas fermer toutes les écoutilles mais laisser entrer ceux que l'on choisit d'inviter et donc de publier en accès restreint. Cela reste possible mais au prix d'un contrôle par les algorithmes des plateformes. Nous devons ainsi confier nos espaces personnels à des autorités qui n'ont aucune obligation de rendre compte de leurs activités, comme si le concierge pouvait entrer et sortir à volonté de chez nous et récupérer ce qui lui convient pour d'autres usages ou d'autres transactions. Les portes et les fenêtres de nos logements numériques sont ouvertes en permanence et nous ne disposons que de clauses opaques et de dispositifs fastidieux pour contrôler quelques espaces supposés privés (celui qui pense encore que son Google drive est un espace personnel risque d'être surpris quand il verra comment il a servi à préparer des réponses toujours plus pertinentes à ses requêtes sur le moteur de recherche !).

Le design des interfaces n'est pas un levier suffisant s'il n'est pas couplé à une architecture de fonctionnalités, à des algorithmes conçus *by-design* comme on dit, pour préserver cette capacité permanente de filtrage, toujours personnelle et non faite de tout ou rien (on/off). Car nous pouvons vouloir ouvrir nos accès à certaines personnes, à certains moments, à certains contenus et non seulement ouvrir et fermer tout ou rien des accès. Ce filtrage est au cœur des développements sur lesquels travaille Tim Berners-Lee avec les pods (Personal Online Data Stores) de son entreprise Solid qui permettra de délivrer seulement des tokens d'accès à ses données personnelles comme à ses contenus, au cas par cas, et à grain très fin. Certains considèrent que ces tokens seraient encore mieux sécurisés par la blockchain mais tout dépendra en fait du design organisationnel et légal qui les encapsulera, et non d'une solution technologique supplémentaire supposée régler le tout de nos soucis. Le débat existe donc, les possibilités sont multiples pour sortir de la dépendance de sentier aux solutions des plateformes prédatrices. Les penser comme une composante de l'impératif d'habiter le numérique serait sans aucun doute utile pour remettre chacun des choix techniques en perspective anthropologique. J'ai proposé (Boullier, 2020) d'installer et d'instituer un dispositif de ralentissement du rythme de haute fréquence et de viralité qui préside aux échanges sur les plateformes de réseaux sociaux, pour sauvegarder une chance de survie pour notre espace public, pour le débat public comme pour notre santé mentale. Un tableau de bord de notre activité et de notre réactivité constitue une première étape (combien de tweets et de retweets envoyés et reçus). Un dispositif d'autocontrôle par alerte fixée sur un seuil serait une seconde étape comme on le fait avec les régulateurs de vitesse en voiture. Et enfin, des sanctions pourraient être aussi installées si l'on prend conscience collectivement de l'enjeu de sécurité mentale que représente cette absence de filtrage dans un contexte de connexion permanente. Cela ne devrait en aucun cas freiner la liberté d'expression encadrée cependant par le droit, mais devrait altérer la liberté de contagion qui n'est en aucun cas un droit reconnu. Ok pour le *free speech* mais non pour le *free reach*, traduction anglaise synthétique.

Sans lestage et sans filtrage, on se doute qu'il soit difficile de produire un **couplage** vivable dans ces logements numériques inhabitables. Pourtant, les ergonomes et ce qu'on appelle désormais les experts en « user experience » sont supposés parvenir à des merveilles dans ce domaine du couplage homme-machine. Le malentendu est criant ici, et j'en ai moi-même souffert. Car lorsque je créais des laboratoires des usages dans les années 2000 dont la finalité était de favoriser l'appropriation des technologies et des services numériques, l'appui des sciences cognitives expérimentales était essentiel pour concevoir des interfaces plus explicites, plus confortables, rendant l'orientation des utilisateurs plus aisée. Or, toutes ces connaissances ont été récupérées par la captologie à Stanford pour produire exactement l'inverse de ce que nous espérions. Les interfaces ont été conçues pour coupler plus étroitement l'utilisateur à la machine, certes, mais pour le rendre encore plus captifs des plateformes. Coupler l'homme et la machine a signifié alors supprimer toutes les frictions pour favoriser les réactions immédiates, les automatismes que seules les plateformes savent stimuler. La vente en un clic

d'Amazon est le prototype de ce couplage qui encourage le passage à l'acte, c'est-à-dire la traduction immédiate de la pulsion en action, c'est-à-dire en commande. Le matching des plateformes de rencontre est du même ordre et un match sur Tinder peut conduire à se dire, l'affaire est dans le sac, même si la relation suppose se surmonter encore quelques obstacles, je le reconnais ! Ce couplage-ci place les personnes en prise directe sur leurs pulsions face à des offres toujours plus stimulantes, dans un cycle d'excitation permanente, totalement contraire à cette paix que le couplage doit favoriser. Car il s'agit encore ici de rythme, de haute fréquence marquée par le stress analogue à celui vécu et souvent valorisé par les traders des places de marché financières. Les assistants vocaux qui se sont installés progressivement dans de nombreux domiciles, en version enceintes connectées ou équipées d'intelligence artificielle plus sophistiquée, prétendent être là pour redonner du contrôle sur les ambiances, qui comprend bien entendu la maîtrise du climat au-delà de la domotique des années 90. Mais ces assistants ont l'inconvénient d'être connectés en permanence à un centre qui ne dit pas son nom et surtout ses règles, qui lui permettent souvent d'écouter aux portes. Et ils obligent à connecter absolument tous les objets que l'on veut commander, réalisant ainsi une toile dans laquelle nos existences semblent seulement s'agiter pour survivre quand elles devraient pouvoir régler non seulement la température mais les tempéraments. Or, ceux-là restent totalement pris dans une extension de réseau quasi infinie soumise au régime d'attention de l'alerte. Un autre régime d'attention, l'immersion, est, nous dit-on, LA solution à toutes ces impasses, immersion dans le métavers annoncée comme une possibilité de choisir ses ambiances, ses expériences de façon beaucoup subtile puisque tout cela sera virtuel et paramétrable à volonté. Hélas, les observations que j'ai réalisées avec Guillaume Guinard dans Roblox (2022), l'un de ces métavers à destination des plus jeunes, ont montré qu'il s'agissait encore et toujours d'initiation à la jouissance spéculative, faite de cette même excitation permanente. Mieux encore, cet intérieur virtuel peut s'embarquer et constituer la pierre angulaire (le système d'exploitation) de l'internet mobile, comme le prévoit la stratégie de Meta. Certes, il serait possible d'exploiter les ressources de ces univers virtuels pour créer des intérieurs et des ambiances d'une qualité bien différente. Il faudrait pour cela pouvoir s'affranchir de la domination des plateformes, de leur monétisation par la publicité et de leurs modèles d'affaire centrés sur la commercialisation de tout, depuis les costumes des avatars, jusqu'aux espaces de son île, ou de ses propres parcours, puisque tout peut être tracé et calculé avec une précision extrême. C'est dire l'effort considérable qu'il faudra déployer pour tenter de réorienter (repurposing) ces offres technologiques et en faire des univers vivables.

Dans le cours de ces méditations comparées, la question du « loger mobiles » a nettement dérivé. J'ai cherché surtout à la reformuler dans des termes qui permettent de ne plus être capté par les impératifs industriels uniquement et de restituer ce qui fait le cœur de nos frustrations contemporaines. La pensée en termes de logement couplée au modèle du réseau (qui vaut pour la mobilité) ne peut que produire une errance sociale qui n'a rien à voir avec les déplacements rituels des nomades. La question clé demeure la qualité des enveloppes qui permettent d'habiter dans le mouvement, le cadre bâti urbain comme le numérique. Nous ne nous évaderons pas des échecs des politiques de logement par des solutions industrielles plus mobiles, plus connectées ou plus virtuelles. Récupérer des prises sur nos enveloppes, sur leur conception comme sur leur usage, constitue un programme d'innovation autrement ambitieux mais facteur de différence.

Biographie -> bibliographie générale

Amphoux, Pascal, Ambiance architecturale et urbaine. J. Lévy M. Lussault (éds). *Dictionnaire de la géographie et l'espace des sociétés*, Editions Belin, pp. 72-73, 2013, 978-2-7011-6395-6.

Birch, Kean and Fabian Muniesa, (eds.) (2020), *Assetization: Turning Things into Assets in Technoscientific Capitalism*, The MIT Press.

Boullier Dominique, *Propagations. Un nouveau paradigme pour les sciences sociales*, paris, Armand Colin, 2023.

Boullier, Dominique et Guinard, Guillaume (2022), [Métavers: vers l'exploitation virtuelle](#), Revue AOC, 19 Octobre 2022.

Boullier, Dominique, Comment sortir de l'emprise des réseaux sociaux, Paris, Le Passeur éditeur, 2020.

Boullier, Dominique, « [L'énergie politique d'un bâtiment passif: la résidence HQE Salvatierra à Rennes](#) », Cosmopolitiques n°9, 2005.

Cardon, Dominique et Julien Levrel, « La vigilance participative. Une interprétation de la gouvernance de Wikipédia », Réseaux, 154, 2009, p. 51-89.

Dagognet, François, La peau découverte, Paris, Les empêcheurs de penser en rond, 1993

Derrida, Jacques, De l'hospitalité (avec Anne Dufourmantelle), Paris, Calmann-Lévy, 1997

Elias, Norbert, Qu'est-ce que la sociologie ?, Pandora, 1981, (Pocket, 2003).

GAGNEPAIN Jean, Huit Leçons d'Introduction à la Théorie de la Médiation, Institut Jean Gagnepain, Matecoulon-Montpeyroux, 1994-2010 – édition numérique – v.10-03.

Galluzzo, Anthony, Le mythe de l'entrepreneur. Défaire l'imaginaire de la Silicon Valley, Paris, Zones, 2023.

Heidegger Martin, « Bâtir Habiter Penser », et « L'Homme habite en poète », in Essais et conférences, coll. Tel, Gallimard, 2001 (1958 pour la première édition), p. 170-193 et p. 224-245.

Hwang, Tim, Subprime Attention Crisis, Advertising and the Time Bomb at the Heart of the Internet, New York, Farrar, Strauss and Giroux, 2020.

Lefebvre H., Espace et politique. T2. Le droit à la ville, Paris, Anthropos, 2001

Lévy, Jacques, « Habiter sans condition », in B. Frelat-Kahn et O. Lazzarotti, Habiter, vers un nouveau concept, Paris, Armand Colin, 2012

Lussault, Michel, L'homme spatial. La construction sociale de l'espace humain, Paris, Le Seuil, 2007.

Morozov, Evgeny, Pour tout résoudre cliquez ici : L'aberration du solutionnisme technologique, FYP éditions, 2014, 352 p.

Radkowski, Georges Hubert de, Anthropologie de l'habiter: vers le nomadisme, Paris, PUF, 2002

Sloterdijk, Peter, Ni le soleil, ni la mort. Jeu de piste sous forme de dialogues avec Hans Jürgen Heinrichs, Paris, Pauvert, 2003.

Sloterdijk, Peter, Sphères I Bulles, Maren sell éditeur, Pauvert, Paris, 2002

Sloterdijk, Peter, Sphères II Globes, Maren sell éditeur, Pauvert, Paris, 2010

Sloterdijk, Peter, Sphères III Ecumes, Maren sell éditeur, Pauvert, Paris, 2005

Tosquelles, François, "Religieux et religieuses au service du malade mental. De l'aspect thérapeutique de la relation malade-religieux hospitaliers", Présences, n° 70, 1960 (republié dans L'inter-dit, n° 2, Nantes, 1978).